

MALADIE LORS DE L'HIVERNEMENT DE 1535

Jacques Cartier, *Voyages en Nouvelle-France*, Montréal, Hurtubise HMH, *Cahiers du Québec*, 1977, p. 117-120.

« D'une grosse maladie et mortalité qui a atteint le peuple de Stadaconé, de laquelle, pour les avoir fréquentés, en avons été touchés, tellement qu'il est mort de nos gens jusqu'au nombre de vingt-cinq.

Au mois de décembre, fûmes avertis que la mortalité s'était mise chez ledit peuple de Stadaconé, tellement que déjà en étaient morts, par leur confession, plus de cinquante; à cause de quoi leur fîmes défense de venir à notre fort, ni autour de nous. Mais nonobstant que nous les ayions chassés, la maladie commença autour de nous, d'une merveilleuse sorte et la plus inconnue; car les uns perdaient la force de se soutenir, et leurs jambes devenaient grosses et enflées, et les nerfs se contractaient et noircissaient comme du charbon, et quelques-unes toutes semées de gouttes de sang comme pourpre; puis montait ladite maladie aux hanches, cuisses, épaules, aux bras et au col. Et à tous venait la bouche si infecte et pourrie par les gencives que toute la chair en tombait, jusqu'à la racine des dents, lesquelles tombaient presque toutes. Et tellement, se répandit ladite maladie en nos trois navires, qu'à la mi-février, des cent-dix hommes que nous étions, il n'y en avait pas dix de sains, tellement que l'un ne pouvait secourir l'autre, qui était chose piteuse à voir, considéré le lieu où nous étions. Car les gens du pays venaient tous les jours devant notre fort, et voyaient peu de gens debout; et déjà il y en avait huit de morts, et plus de cinquante en qui on n'espérait plus de vie.

Notre capitaine, voyant la pitié et ému par la maladie, fit mettre le monde en prières et oraisons et fit porter une image en remembrance de la Vierge Marie contre un arbre; distant de notre fort d'un trait d'arc, parmi les neiges et les glaces; et ordonna que, le dimanche suivant l'on dirait audit lieu la messe; et que tous ceux qui pourraient cheminer, tant sains que malades, iraient à la procession, chantant les sept psaumes de David, avec la litanie, en priant ladite Vierge qu'il lui plût de prier son cher Enfant qu'Il eût pitié de nous. Et la messe ayant été dite et chantée devant ladite image, le capitaine fit le voeu à Notre-Dame qu'il se ferait pèlerin pour prier à Rocamadour, promettant d'y aller, si Dieu lui donnait grâce de retourner en France. Ce jour-là, trépassa Philippe Rougemont, natif d'Amboise, de l'âge d'environ vingt-deux ans.

Et parce que ladite maladie était inconnue, le capitaine fit ouvrir le corps, pour voir si aurions quelques connaissances de celle-ci, pour préserver, si c'était possible, les autres. Et fut trouvé qu'il avait le coeur tout blanc et flétri, environné de plus d'un pot d'eau, rousse comme date; le foie était beau; mais il avait le poumon tout noirci et mortifié; et s'était retiré tout son sang au-dessus de son coeur; car, quand il fut ouvert, sortit au-dessus du coeur une grande abondance de sang noir et infect. Pareillement il avait la rate, par devant l'échine, un peu entamée, environ deux doigts, comme si elle avait été frottée sur une pierre rude. Après avoir vu cela, lui fut ouverte et incisée une cuisse, laquelle était fort noire par dehors, mais par dedans la chair fut trouvée assez belle. Ceci fait, fut inhumé du moins mal que l'on pût. Dieu, par Sa sainte grâce, pardonne à son âme, et à tous les trépassés. Amen.

Et depuis, d'un jour à l'autre, s'est tellement continuée ladite maladie, qu'à un certain moment, que par tous lesdits trois navires, il n'y avait pas trois hommes sains, de sorte qu'en

l'un desdits navires il n'y avait aucun homme qui eût pu descendre sous le tillac pour tirer à boire, tant pour lui que pour les autres. Et pour l'heure, il y en avait déjà plusieurs de morts, lesquels il nous convint de mettre, par faiblesse, sous les neiges; car il ne nous était pas possible alors d'ouvrir la terre qui était gelée, tant étions faibles et avions peu de puissance. Et étions en une crainte merveilleuse que les gens du pays ne s'aperçussent de notre pitié et faiblesse. Et pour couvrir ladite maladie, lorsqu'ils venaient près de notre fort, notre capitaine, que Dieu a toujours préservé debout, sortait au-devant d'eux, avec deux ou trois hommes, tant sains que malades, lesquels il faisait sortir après lui. Et lorsqu'il les voyait hors du fort, faisait semblant de vouloir les battre, en criant et en leur jetant des bâtons, les envoyant à bord, montrant par signes auxdits sauvages, qu'il faisait besogner tous ses gens dans les navires les uns à leur entretien, les autres à faire du pain, et autres besognes; et qu'il n'était pas bon qu'ils vinssent chômer dehors; ce qu'ils croyaient. Et ledit capitaine faisait battre et mener bruit auxdits malades dans les navires, avec bâtons et cailloux, feignant de travailler. Et alors, nous étions si pris de maladie, qu'avions quasi perdu l'espérance de jamais retourner en France, si Dieu, par sa bonté infinie et miséricorde, ne nous eût regardés en pitié, et donné connaissance d'un remède contre toutes maladies, le plus excellent qui fût jamais vu, ni trouvé sur la terre, ainsi qu'il sera fait mention en ce chapitre.

La longueur de temps que nous avons été au havre Sainte-Croix, englacés dans les glaces et les neiges; et le nombre de gens décédés depuis le commencement de la maladie jusqu'à la mi-mars.

Depuis la mi-novembre jusqu'au quinzième jour d'avril, avons été continuellement enfermés dans les glaces, lesquelles avaient plus de deux brasses d'épaisseur, et dessus la terre, il y avait la hauteur de quatre pieds de neige et plus, tellement qu'elle était plus haute que les bords de nos navires; lesquelles ont duré jusqu'audit temps, en sorte que nos breuvages étaient tout gelés dedans les futailles. Et par dedans nosdits navires, tant en bas qu'en haut la glace était contre les bords, à quatre doigts d'épaisseur. Et tout ledit fleuve était ainsi, tant qu'il contient de l'eau douce, jusqu'à au-dessus d'Hochelaga. Auquel temps décéda jusqu'au nombre de vingt-cinq personnes des principaux et bons compagnons que nous eussions, lesquels mouraient de la maladie susdite. Et à ce moment, il y en avait plus de quarante en qui on n'espérait plus la vie; et les autres étaient tous malades, nul n'en était exempté, sauf trois ou quatre. Mais Dieu, par Sa sainte grâce, nous prît en pitié, et nous envoya connaissance d'un remède pour notre guérison et santé, de la sorte et manière qu'il sera dit en ce chapitre suivant.

Comment, par la grâce de Dieu, nous eûmes connaissance d'une sorte d'arbre, par lequel nous avons été guéris; et tous les malades ont recouvert santé, après en avoir usé; et la façon d'en user.

Un jour notre capitaine, voyant la maladie si étendue et ses gens si pris par celle-ci, étant sorti du fort, et se promenant sur la glace, aperçut venir une bande de gens de Stadaconé, dans laquelle était Domagaya, que le capitaine avait vu dix ou douze jours auparavant fort malade, de la même maladie qu'avaient ses gens; car il avait l'une de ses jambes, près du genoux, aussi grosse qu'un enfant de deux ans, et tous les nerfs de celle-ci retirés, les dents perdues et gâtées, et les gencives pourries et infectes. Le capitaine, voyant ledit Domagaya sain et libéré, fut joyeux, espérant savoir par lui, comment il s'était guéri, afin de donner aide

et secours à ses gens. Et lorsqu'ils furent arrivés près du fort, le capitaine lui demanda comment il s'était guéri de sa maladie. Lequel Domagaya répondit, qu'avec le jus de feuilles d'un arbre et le marc, il s'était guéri, et que c'était le singulier remède pour la maladie. Lorsque le capitaine lui demanda s'il y en avait aux alentours et qu'il lui en montrât, pour guérir son serviteur, qui avait pris ladite maladie lorsqu'il demeurait en la maison du seigneur Donnacona, audit Canada, ne voulant pas lui déclarer le nombre de compagnons qui étaient malades. Alors ledit Domagaya envoya deux femmes avec notre capitaine, pour en quérir, lesquels rapportèrent neuf ou dix rameaux; et nous montrèrent qu'il fallait piler l'écorce et les feuilles dudit bois, et mettre le tout à bouillir dans l'eau; puis boire ladite eau, tous les deux jours; et mettre le marc sur les jambes enflées et malades; et que ledit arbre guérissait toutes les maladies. Ils appellent ledit arbre en leur langage annedda.

Tôt après le capitaine fit faire du breuvage, pour faire boire aux malades, mais il n'y avait aucun d'eux qui voulût essayer celui-ci, sinon un ou deux, qui se mirent en aventure d'essayer celui-ci. Tout incontinent qu'ils en eurent bu, ils eurent l'avantage, qui se trouva être un vrai et évident miracle; car de toutes les maladies dont ils étaient entachés, après en avoir bu deux ou trois fois, recouvrèrent santé et guérison, tellement qu'il y avait un desdits compagnons, qui avait la grosse vérole depuis cinq ou six ans avant ladite maladie, a été, par cette médecine, curé nettement. Après avoir vu et connu ceci, il y a eu une telle presse, qu'on se voulait tuer pour ladite médecine, à qui le premier en aurait; de sorte qu'un arbre, aussi gros et aussi grand que je vis jamais arbre, a été employé en moins de huit jours, lequel a fait telle opération, que si tous les médecins de Louvain et de Montpellier y eussent été, avec toutes les drogues d'Alexandrie, ils n'en eussent pas tant fait en un an que ledit arbre a fait en huit jours; car il nous a tellement profité, que tous ceux qui en ont voulu user, ont recouvert santé et guérison, grâce à Dieu. »